

BUREAUX : Rue Nain, 1.

Roubaix, Tourcoing :
Trois mois... 12 f.
Six mois... 23
Un an... 44

L'abonnement continue, sans
avis contraire

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GÉRANT : J. MEMBRÉ

Le Nord de la France :
Trois mois... 12 f.
Six mois... 23
Un an... 44

Abonnements : 15 centimes la ligne.
Réclames : 25 centimes.
— On traite à forfait.

On s'abonne et on reçoit les annonces : A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1 ; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place ; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée.
A PARIS, chez MM. Havas, Laffitte-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8 ; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

ROUBAIX, 7 JANVIER 1871

Voir aux dernières nouvelles

Dépêches télégraphiques.

(Service particulier du Journal de
Roubaix.)

Londres, 6 janvier.

Le Times publie une dépêche de Ber-
lin, en date d'hier, disant que le siège
de Langres est levé.

La brigade de Goeltz doit aller à Ve-
soul pour renforcer Werder qui est men-
acé par Bourbaki et Garibaldi.

La plus grosse artillerie est réservée
au bombardement des forts du sud de
Paris.

Londres, 6 janvier.

Le Times dit qu'une portion de la
France sera certainement occupée pen-
dant quelque temps après la restauration
de la paix.

Des prisonniers français sont envoyés
à Metz, que l'on regarde comme une for-
teresse allemande.

Le Times suggère l'idée d'envoyer M.
Thiers à la conférence. M. Jules Favre
considérant comme étant de son devoir
de ne pas quitter Paris. L'Angleterre
désire que la France soit représentée à
la conférence. Si l'Angleterre ne recon-
naît pas la République française, c'est
que la République n'existe pas, mais
simplement le gouvernement de la dé-
fense nationale.

Londres, 6 janvier.

Hier, deux meetings ont eu lieu à Lon-
dres. Ils ont exprimé leur sympathie pour
la France, ont demandé la reconnais-
sance de la République et ont insisté
pour que la conférence soit employée à
amener la paix.

Londres, 4 janvier.

Le Levant Herald se dit autorisé à dé-
mentir la nouvelle concernant le diffé-
rend entre le Sultan et le Khédive, dont
les relations sont pour le présent sans
aucun engagement.

Londres, 6 janvier.

Le paiement du coupon des consolidés
5 p. c. turcs est annoncé.

M. Gambetta a quitté hier Bordeaux
pour visiter l'armée du général Chanzy.

Madrid, 5 janvier.

Le ministère a prêté serment hier soir
à 11 heures, entre les mains du roi.

Athènes, 3 janvier.

Le premier ministre a fait la déclara-
tion suivante à la Chambre :

« Nous voulons entretenir des rela-
tions amicales avec les puissances étran-
gères et développer les améliorations
intérieures ; nous respecterons les droits
des puissances étrangères, surtout ceux
de nos voisins. »

« Notre politique sera pacifique à l'ex-
térieur. »

Londres, 6 janvier.

Batavia, 5 janvier. — On assure qu'un
complot a été découvert parmi les sol-
dats suisses de l'armée néerlandaise in-
dienne, pour assassiner le gouverneur
et s'emparer de l'île. Quatorze person-
nes ont été arrêtées. La révolte devait
éclater le 31 décembre.

Versailles, 5 janvier.

(Officiel). — Les batteries établies contre
le front sud de Paris et dont l'arme-
ment n'a pas été entravé par l'ennemi,
ont fait feu dans le courant de cette jour-
née sur les forts d'Issy, de Vanves et de
Montrouge, ainsi que sur les retranche-
ments de Villejuif, Point-du-Jour et sur
les canonniers.

En même temps on a continué vigou-
reusement le bombardement des fronts
nord et est, et cela en partie par des
batteries nouvellement établies.

Le résultat a été très-favorable, mal-
gré d'assez forts brouillards.

Nos pertes ont été de 4 hommes tués,
4 officiers et 11 hommes blessés.

Le général Benthien a surpris, près
de Rouen, dans la matinée du 4, les
troupes ennemies sur la rive gauche de

la Seine, sous les ordres du général
Roy.

Il les a dispersés, et pendant leur
poursuite qui a commencé hier et conti-
nué aujourd'hui, il leur a pris quatre ca-
nons, trois drapeaux et environ 600 pri-
sonniers.

L'armée du Nord, sous le général Fai-
dherbe, repoussée près de Bapaume, est
en retraite sur Arras et Douai.

Charleville, 6 janvier.

Officiel. — Un coup de main sur Ro-
croy a réussi. La forteresse vient de capi-
tuler.

Deux compagnies l'occuperont encore
aujourd'hui.

Berlin, 5 janvier.

L'Autriche, sur la demande du comte
de Bismark, accrédiat un envoyé à
Versailles.

La France hésite au sujet de sa parti-
cipation à la Conférence. Elle craint de
froisser l'Angleterre en n'y participant
pas.

L'ARMÉE DU NORD

Nous lisons dans l'Ordre, d'Arras, à la
date du 4 janvier :

Nous avons eu, à nos portes, une ba-
taille qui pourra prendre le nom de ba-
taille des trois jours. Commencée avant-
hier, interrompue par la nuit, elle a
repris hier, dès la première heure, et ne
s'est terminée qu'aujourd'hui, dans la
matinée. Encore faut-il s'attendre, bien-
tôt, selon toute probabilité, à de nou-
veaux engagements.

Comme il était facile de le prévoir, le
général Faidherbe avait rallié, dans la
nuit du 2 au 3, avec le gros de ses forces,
la division Paulze d'Ivoi, qui, la veille,
avait combattu, seule, à Ervillers et Be-
hagnies.

L'ennemi avait couché à Behagnies. Il
n'attendait pas notre choc. Avant que
nous l'eussions attaqué, il s'était replié
sur Sapiègnies, Favreuil et Biefvillers, où
il se retrancha solidement en barrant les
rues par des barricades et en crénelant
les maisons.

Le village de Sapiègnies formant la
pointe du triangle que nous devons en-
porter, se présente le premier. Il fut vi-
goureusement battu d'abord par l'ar-
tillerie, et enlevé vers une heure par une
brillante charge à la baïonnette. L'en-
nemi se retira en désordre sur Favreuil
et Biefvillers.

Toute la ligne française fit un pas en
avant. Notre artillerie inonda les vil-
lages de ses obus et de ses boulets. Ce
combat d'artillerie dura jusqu'à 3 heures.
Nos troupes continuaient d'avancer. En-
fin on forma devant le village de Favreuil
une colonne d'attaque, et on la lança à
l'assaut.

La résistance des Prussiens ne fut ni
longue, ni opiniâtre. On les rejeta jus-
que dans la ville de Bapaume. Mais là il
ne nous fut possible d'aller plus loin,
Bapaume étant fortement barricadé, nous
ne l'aurions probablement occupé qu'en
brûlant la ville.

Le combat se prolongea très-avant
dans la nuit, au milieu de l'incendie al-
lumé par l'artillerie des deux armées.

Nos troupes ont pris dans cette charge
à la baïonnette deux mitrailleuses et
bon nombre de fusils et d'objets d'équi-
pements. Elles passèrent la nuit autour
de Bapaume et dans les villages envi-
ronnants.

Cependant la bataille s'engageait de
nouveau ce matin avant le jour.

L'effort de l'ennemi paraissait avoir
pour objet de nous rejeter loin de la
ville. Mais on ne tarda pas à s'apercevoir
qu'il avait reçu des renforts considéra-
bles et qu'il manœuvrait pour couper
notre armée de sa base d'opération.

Le général Faidherbe fit alors exécuter
par les troupes un mouvement de
nature à déjouer les projets des Prus-
siens, et sur lequel nous n'avons pas à
nous expliquer en ce moment.

En résumé, pendant ces trois jour-
nées, nos troupes, sauf quelques défail-
lances déplorables, se sont montrées
aussi pleines de constance que d'ardeur
et de courage. Elles ont reboulé devant
elles, pendant trois lieues, les vieilles
bandes prussiennes, solidement abritées
derrière des obstacles préparés à loisir.
Elles ont mérité les éloges du pays.

On porte à 3,500 morts et blessés la
perte des Prussiens dans la journée
d'hier.

On lit dans le Pas-de-Calais :

La journée du 3 décembre a eu pour
résultat, ainsi que nous l'avons annoncé
hier, de faire reculer les Prussiens de
Behagnies à Bapaume. L'armée du Nord
les a délogés successivement de Sapi-
ègnies, Favreuil et Avesnes. Vers le soir,
elle occupait le faubourg de Bapaume.
L'ennemi était barricadé dans cette ville,
le général Faidherbe n'a pas voulu en-
gager une guerre de rués qui aurait con-
sommé, avec de grandes pertes pour nos
troupes, la ruine des habitants.

On prétendait ce matin que Bapaume,
incendié par l'ennemi, ne présentait qu'un
monceau de ruines. Fort heureusement
cette nouvelle est fautive ; quelques mai-
sons du faubourg ont été seules enflam-
mées par les projectiles.

Il est certain que les pertes des Prus-
siens ont atteint un chiffre beaucoup su-
périeur au nôtre ; mais on ne peut rien
préciser. Ils ont enlevé du champ
de bataille, selon leur habitude, la plu-
part de leurs blessés et de leurs morts.
Deux officiers supérieurs ont été tués
près de la forge de Sapiègnies.

Le général Faidherbe, après avoir
examiné les positions respectives des
deux armées, n'a pas jugé prudent de
continuer la lutte sans donner quelques
repos à ses troupes. Le danger d'être
tourné par des forces supérieures, la
difficulté de se ravitailler dans une con-
trée entièrement ravagée l'ont déterminé
à opérer aujourd'hui un mouvement stra-
tégique qui n'a donné lieu à aucun en-
gagement. Le quartier-général est trans-
porté à Boisieux. La ligne du Cojeul four-
nira à l'armée de bons cantonnements.

On lit dans le Daily-News :

Boulogne, 4 janvier.

« Le combat a commencé hier devant
Bapaume. On annonce l'oi d'une manière
semi-officielle qu'une batterie prise par
les Prussiens a été reprise à la baïon-
nette. »

« L'armée s'est arrêtée devant Bapa-
me, qui aurait pu aisément être pris si
le général Faidherbe n'avait pas reculé
devant la nécessité de bombarder et d'in-
cendier la ville. »

« Plus de trois mille Prussiens ont été
mis hors de combat. L'artillerie des
Français était mieux servie et supérieu-
re, sous le rapport du tir et de la pré-
cision, à celle des Prussiens. »

L'International, qui reproduit cette dé-
pêche, ajoute :

« Ce dernier paragraphe de la dé-
pêche d'un correspondant dont les opinions
sont loin d'être empreintes d'une grande
partialité pour la France ne fait que nous
confirmer dans notre conviction que les
Français triompheront définitivement
dans cette guerre sans merci. Il ne s'a-
gissait pour cela que d'arriver à égaler
les Prussiens sous le rapport de l'artil-
lerie qui les a si puissamment servis, et,
du moment où les canons français sont
supérieurs aux leurs, le prestige qui
s'attachait à leurs armées aura disparu et
la confiance indispensable pour les suc-
cès reviendra animer les troupes fran-
çaises. »

On écrit de Busigny à l'Echo du Luxem-
bourg :

Le 31 décembre, à onze heures et
demi du matin, est entré dans la gare
de Busigny, venant du Cateau, un train
de mobiles se dirigeant vers Cambrai.
MM. les officiers descendaient de wagon,
quand tout à coup un homme hors d'ha-
leine annonce les Prussiens.

« Les mobiles ont bientôt mis pied à
terre. Les Prussiens, en effet, arrivaient
en deux groupes, l'un par la route de
Marris, l'autre le long du chemin de fer. »

De leur côté, tous les employés de la
gare, après s'être armés de fusils trou-
vés dans un wagon, avaient pris, sous la
direction d'anciens militaires, leur poste
de combat.

Ce fut la cavalerie ennemie qui se
présenta la première elle fut reçue par une
vive fusillade qui la mit en fuite puis ve-
nait l'infanterie, qui à son tour battit en
retraite.

« Les Prussiens ont laissé entre nos
mains quatre prisonniers dont un griève-
ment blessé ; les mobiles n'ont eu
qu'un homme de blessé. Aucun des em-
ployés de la gare n'a été atteint. Une
machine qui abritait plusieurs de ces der-
niers a été criblée de balles. »

« Les employés de la Compagnie du
Nord ont partagé avec les mobiles les
honneurs de la journée. Grâce à leur
sang-froid et à leur énergie, ils ont em-

pêché l'ennemi de s'emparer de 12 ma-
chines et de plus de 200 wagons,
dont beaucoup avec charge. »

« Un employé de la gare, blessé au
bras, ancien sous-officier d'artillerie,
s'est distingué entre tous. C'est lui qui,
le bras en écharpe, a organisé la défense
et placé chacun à son poste. »

« Les mobiles se sont bravement
conduits, ils se sont élancés à la baïon-
nette, mais les Prussiens ne les ont pas
attendus. »

Le courrier de Pas-de-Calais a reçu
la lettre suivante au sujet du combat de
Longpré :

« Monsieur de Sède,
« La dépêche prussienne concernant l'affaire
de Longpré est d'une fausseté flagrante.
Veuillez me prêter l'hospitalité dans vos
colonnes pour le récit d'un Français. Il y avait
à Longpré, à 16 kilomètres d'Abbeville,
trois compagnies de mobiles du Pas-de-Calais
et quatre compagnies de mobilisés du
Nord. Tout à coup, à onze heures et demi
du matin, les mobilisés traversèrent le villa-
ge, abandonnant les grand-postes ; derrière
eux s'avancait une formidable colonne prus-
sienne. Aussitôt les trois compagnies de
mobiles du Pas-de-Calais de prendre les armes
et de marcher à l'ennemi. »

« Durant quatre heures on soutint la lutte.
A cinq heures du soir on battit en retraite,
en bon ordre, la cavalerie prussienne tour-
naît les positions. Une cinquantaine de mo-
bilisés qui protégeaient la retraite, se voyant
entourés par les Prussiens, se postèrent d'a-
bord derrière les tombes d'un cimetière, puis
dans l'église et de là dans le clocher. Ce n'est
qu'à six heures, après avoir épuisé la der-
nière cartouche qu'on se rendit. Les autres
compagnies battirent en retraite à travers
un marais gelé ; elles sont arrivées à Abbe-
ville plutôt avec deux fusils qu'un ; le chemin
était parsemé des armes et bagages des
fuyards mobilisés. »

« Il y avait en ligne 450 mobiles contre
2,500 fantassins prussiens et 3 escadrons de
cavalerie. Nos mobiles, protégés par des ma-
rilles, ont fait essuyer de grandes pertes à
l'ennemi. De notre côté, nous avons 8 tués,
15 blessés dont un capitaine. »

« Pour plus de renseignements, adressez-
vous au quartier-général à Arras. »

« Je vous salue, »

« X... »

Nous empruntons au Peuple Belge l'article
suivant :

Beaucoup de détails ont déjà été pu-
bliés sur le général Faidherbe. Voici un
nouveau fait qui arrive à notre connais-
sance. Nous croyons qu'il ne fera qu'a-
jouter à la considération que le général
s'est acquise dans le Nord et prouvera
sa compétence dans la mission qui lui a
été confiée :

Vers 1834, un colonel du génie fut
nommé gouverneur du Sénégal ; à son
arrivée à Saint-Louis, la colonie était
dans un état misérable. Les nomades
exerçaient leurs brigandages jusqu'au
portes de la ville ; les Trarzas occupaient
tout le pays situé sur la rive gauche du
Sénégal intérieur et ils s'étaient partagé
le pays conquis : les indigènes de Saint-
Louis avaient seuls le droit de faire le
commerce sur le fleuve et encore ils ne
pouvaient s'arrêter dans un village sans
payer tribut ; tous les petits tyrannaux
maures avaient le droit de saisir à bord
des bateaux sous pavillon français, les
gommés qui n'avaient pas été achetés dans
les esclaves ; après la deuxième marée,
les navires naufragés à l'entrée du fleuve
appartenaient au roi de Cayor ; le roi
des Trarzas venait percevoir des droits
jusque dans Guotin, dans le faubourg de
Saint-Louis.

Quelque temps après son arrivée, le
gouverneur terminait en ces termes son
rapport sur la situation :

« A cette époque aussi, les traitants
fournissaient aux Maures la poudre et
les balles nécessaires pour leurs ex-
péditions de subusiers et les aidaient à
se débarrasser de leur butin vivant. Ceci
avait lieu à la fin de chaque escale ; c'é-
tait le poulx des marchés de gomme,
le coup de l'étrier échangé entre les ven-
deurs et les acheteurs, et ceux-ci cepen-
dant n'encourageaient pas moins que les ga-
lères ou l'échafaud si la Cour d'assises de
Saint-Louis s'était souvenue du Code
pénal. »

Tant il est vrai que l'habitude et la rou-
tine peuvent conduire l'homme tout dou-
cement, et sans qu'il y pense, aux plus
grands excès et aux plus grands atten-
tats, quand ceux qui sont chargés de
veiller à l'exécution des lois et au res-
pect de la morale publique ne rappellent
pas à temps l'opinion à des idées plus
saines.

Quelles que soient les opinions, on

peut dire d'avance que l'homme qui a
osé écrire ces lignes en 1855 est un
honnête homme.

Six ans après, la rive gauche du fleu-
ve était purgée des bandits qui l'infes-
taient ; les Trarzas et leur chef fanatique
étaient rejetés dans le désert ; les noirs
de Gumion et de Sine étaient domptés,
les Oualo et le Dimar, un pays grand
comme deux de nos départements, étaient
annexés au territoire colonial et admini-
strés par la loi française ; le Bonclou,
le Bambock reconnaissaient l'autorité
neté de la France, et nos pos-
sés s'étendaient jusqu'à Médina,
des cataractes de Téliou, à 600 kilomètres
de Saint-Louis.

Les opérations de guerre avaient été
conduites par le gouverneur avec une
sûreté et en même temps une prudence
qui lui avaient bien vite gagné la confi-
ance de ses officiers et de ses soldats,
et, plus d'une fois, la rapidité foudroyante
de ses marches à travers le désert
et sous un climat torride, ainsi que les
coups terribles par lesquels il terrifia
ces sauvages ennemis, le firent compa-
rer à César par ses soldats électrisés.

Sous son énergique direction, la traite
disparut, le commerce trouva des garan-
ties dans tous les obstacles, des écoles
s'ouvrirent pour les enfants dans tous
les établissements, le pays se repeupla
et le sens moral se releva.

Retré en France, le colonel Fai-
dherbe fut nommé général, et quelques
années après, il retourna au Sénégal
pour reprendre son œuvre de colonisa-
tion et de civilisation.

Tel est l'homme qui commande le 22^e
corps dit « armée du Nord. »

Avant de le posséder, les habitants
de cette région avaient longtemps dé-
mandé un général qui fut en même temps
un administrateur. Si le passé peut ré-
pondre de l'avenir, et les derniers évé-
nements semblent assez le prouver, nous
croyons fermement que cet homme est
trouvé : qu'avec ses rares facultés, il
saura, lui enfant du Nord, tirer parti des
immenses ressources que ces départe-
ments lui offrent pour la guerre ; qu'avec
l'énergie et la résolution dont il a fait
preuve dans les nombreuses expéditions
qu'il a conduites et amenées à bonne fin,
au milieu d'obstacles de toutes sortes,
il saura faire passer dans les veines de
ses jeunes soldats le feu qui l'anime et
l'activité qui a fait si souvent sa force.

Il vient de prouver qu'avec un chef
habile, la région du Nord pouvait orga-
niser ses forces et se préparer digne-
ment à soutenir la lutte. Son travail d'or-
ganisateur est en grande partie terminé,
c'est maintenant au général à se révéler
et à prouver par des faits que, malgré
des échecs partiels qui n'ont pu ébranler
le courage de ses enfants, le Nord de la
France peut comme le Midi, se dresser
indomptable devant les envahisseurs et
coopérer efficacement au salut de la
France.

BOMBARDEMENT DE PARIS.

La grande iniquité de l'Allemagne,
qui est en même temps la honte de l'Eu-
rope, le bombardement de Paris a com-
mencé le 27 décembre 1870.

Ce bombardement odieux aboutira-t-il
à une capitulation, ou bien se réduira-t-il
grâce à l'indomptable énergie de la po-
pulation parisienne, à une destruction
plus ou moins considérable des édifices
publics ou privés de cette noble ville qui
était la véritable capitale du globe ? Dieu
seul le sait. Tout ce que l'on peut dire
avec certitude, c'est que, alors même
que Paris devrait capituler à la fin, sa
résistance héroïque, qui compte déjà
trois mois et demi de durée, sera enre-
gistrée par l'histoire comme un titre im-
périssable de gloire pour ses habitants
et pour les chefs qui se sont trouvés à sa
tête, le brave Trochu en première ligne.

Ce siège a cela de tout particulièrement
odieux, qu'il n'est pas un de ceux
qui les conduisent, depuis le roi Guil-
laume en personne et son ministre Bis-
mark jusqu'au plus mince cadet com-
mandant une batterie ou une compagnie
de soutien, qui n'ait joué, il y a quelques
mois ou quelques années au plus, de la
large, aimable et bienveillante hospita-
lité de Paris. Toute bombe qui pourra
être lancée sur Paris, tombera sur une
raison amie ; la conduite de ces gens là
ressemble à celle de l'homme qui, invité
à dîner, se levait de table pour souf-
fler son hôte.

Le siège de Paris nous a depuis trois